

Le dialogue crypté de Dracula et Casanova

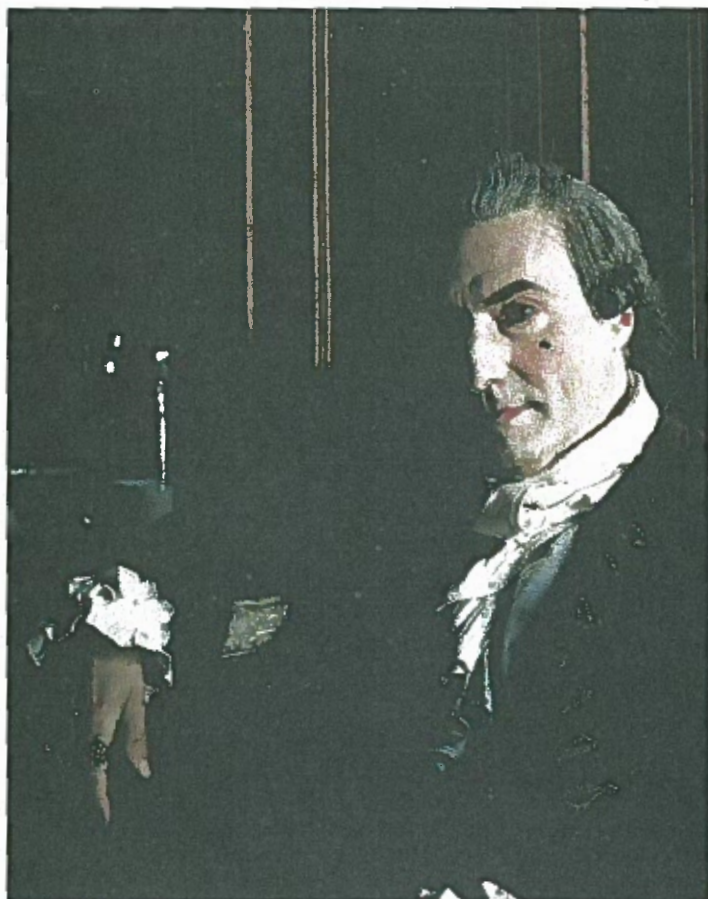
Le réalisateur espagnol Albert Serra invente un récit languide où le temps semble arrêté

Histoire de ma mort

Qui a entendu un peu parler du troisième long-métrage d'Albert Serra, *Léopard d'or* du dernier Festival de Locarno, sait vraisemblablement que Casanova et Dracula en sont les deux personnages principaux. La rencontre entre les deux caractères se fera pourtant dans les dernières minutes et donnera sa signification, sans doute, au titre du film.

Qui a vu les deux précédents films d'Albert Serra, *Honor de Cavalleria* (2006) et *Le Chant des oiseaux* (2008), se doute, de toute façon, que cette évocation prendra la forme d'une expérience particulière, d'un voyage singulier vécu par le spectateur, où transe, expérience sensorielle, récit languide, instants quelconques s'entremêlent inextricablement. Il devient ainsi quasiment impossible de résumer *Histoire de ma mort* tant la narration n'en représente qu'une dimension, non pas négligeable, mais guère suffisante pour le qualifier. Le sens ne réside pas uniquement dans l'anecdote dans les films du réalisateur catalan, dont les figures et les personnages sont aussi des projections du spectateur lui-même.

En allant sur ses vieux jours, Casanova (incarné par l'étonnant Vincenç Altaio) entreprend, en compagnie de son serviteur Pompeu un voyage aux Carpates. Chuchoteur et ricanant, l'homme semble en savoir plus qu'il n'en dit sur l'évolution des temps, être conscient de sa place dans l'Histoire tout en s'en retirant inexorablement. Il rencontre un alchimiste, capable de transformer la « merde



Vincenç Altaio incarne un Casanova vieillissant. ROMAN YNAN

en or» (!) et sa fille. Parallèlement, la nuit, le comte Dracula, austère vieillard à la barbe grisâtre, agresse, dans la profondeur des bois obscurs, des jeunes femmes, qu'il pousse au parricide.

Pour en arriver là, le cinéaste semble prendre son temps, le récit fait du surplace, la caméra s'attarde sur des situations atones et des événements anodins, voire carrément triviaux. Des situations et

des événements durant lesquels s'entend un dialogue rare, allusif et parfois crypté. Le gentilhomme vénitien, symbole d'un XVIII^e siècle à la fois éclairé et encore léger, est confronté au vampire, figure tardive et crépusculaire du romantisme. Il est impossible ainsi de ne pas interpréter cette « rencontre » apocryphe et théorique comme un questionnement dialectique de l'Histoire.

Le film d'Albert Serra paraît s'attarder. Durant deux heures vingt-huit, il arrête le temps, s'abreuve des éléments et de la nature, des arbres et du vent, de la matière même saisie dans son inertie. Sa durée prend ainsi un sens particulier. L'ennui en est une dimension essentielle. La radicalité du cinéma de Serra ne réside pas dans l'apparente « inactualité » de ses sujets (*Don Quichotte* ou *Les Rois mages* pour les précédents titres) ou dans le refus de tout traitement natura-

Le gentilhomme vénitien est confronté au vampire, figure crépusculaire

liste ou académique. Mais bien plutôt dans la mise en condition d'un spectateur surpris dans une forme d'« attention flottante », perdu face à l'opacité sémantique des faits enregistrés mais susceptible d'interpréter tout événement obtus comme signifiant.

Histoire de ma mort devient ainsi une œuvre conceptuelle où le récit en soi serait enrichi par l'invention d'une durée inédite. Même si *Histoire de ma mort* sollicite un effort particulier, il peut donner aussi, après le générique de fin, l'envie d'une deuxième vision, sachant que celle-ci sera subjectivement vécue différemment que la première par le spectateur. Comme une autre expérience à tenter. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

Film franco-espagnol d'Albert Serra. Avec Vincenç Altaio, Clara Visa, Noelia Rodenas (2 h 28).